

C.F.T.F.

CENTRE DE FORMATION A LA THERAPIE DE FAMILLE (A.S.B.L.)

Rue Fabry, 11 — 4000 Liège-Belgique

Tél. 04 253 50 05

J. Beaujean - Ch. Coulon - H. Schrod - J. Weber

**LETTRE
CIRCULAIRE**



Automne 2011

N° 99 Format Numérique

**LE LANGAGE ANALOGIQUE, UN MODE DE COMMUNICATION QUI SURPREND
ET EXPLORE LE MONDE DES REPRÉSENTATIONS**

**CONFÉRENCE PAR GENEVIÈVE PLATTEAU, RESPONSABLE DE L'ÉQUIPE «COUPLE-FAMILLE» (ULB), FORMATRICE EN THÉRAPIE
FAMILIALE**

29/11/2011 de 9h à 15h à la Banque Dexia, Av. Maurice Destenay 7, 4000 Liège

Inscription : marc.melen@gmail.com

P.A.F. : **35 €** (anciens du CFTF, membres de l'[ABIPFS/BVRGS](#)) ou **40 €**

A verser sur le compte du CFTF : BE67 0010 05080 9787, code BIC : GEBABEBB

Aidez vos collègues à rester informés des conférences et des formations du CFTF en leur envoyant cette Lettre Circulaire [ENVOYER->](#)

Pour ne plus recevoir cette Lettre et vous désinscrire, cliquez sur le lien suivant en écrivant simplement «désinscription» dans le corps du message [ENVOYER->](#)

Enfin, si vous désirez donner votre avis sur la Lettre Circulaire, envoyez un message à cette [adresse](#)

Prochaine conférence du CFTF

Vendredi 27 janvier 2011

9-15 h

Av. Maurice Destenay 7, 4000 LIÈGE

Comment le thérapeute systémicien travaille-t-il avec un seul patient ?

Nicolas Duruz, Professeur Honoraire de Psychologie Clinique (Université de Lausanne)

Rencontre avec des rescapés du génocide rwandais : la transmission de l'irreprésentable est-elle possible ?

Introduction

En 2003 je fus envoyée par une O.N.G, à Kigali, pour une mission de formation adressée à des conseillers en trauma rwandais qui travaillent avec des groupes de rescapés du génocide, formation sur la « gestion des émotions ».

Il s'agissait pour moi, d'une part d'entrer en contact avec la culture Rwandaise et les deux principales ethnies qui la composent, d'autre part d'observer l'animation de groupes de rescapés du génocide dans les collines par ces conseillers, et enfin de travailler avec un groupe de 26 personnes de ces mêmes conseillers (conseillers en trauma formés après le génocide) sur leur vécu personnel et leurs émotions afin de leur donner des outils pour continuer à aider leurs compatriotes à vivre avec ce traumatisme du génocide. J'arrive, lors de cette mission au Rwanda au moment où le gouvernement a décidé de créer des « gacacas », tribunaux populaires où sont jugés les personnes accusées de participation au génocide. Dans le groupe de travail, la perception est différente du projet gouvernemental : les gacacas sont mal vécus car ils confrontent les survivants et les assassins du génocide dans l'espoir d'obtenir un début de réconciliation. L'objectif gouvernemental est de rétablir une communication entre les différentes ethnies, mais peut-être tentent-ils de « rebâtir » un lien, comme si ce qui s'était passé n'avait pas de répercussions sur le processus de reconstruction, et comme si une réconciliation était possible sans aveu de culpabilité, et en toute impunité. Les victimes sont contraintes à assister à ces jugements. Elles sont habitées par des sentiments d'angoisse, de révolte, d'impuissance, de douleur extrême et parfois aussi de résignation.

Une victime survivante déclare : « je suis une morte debout, et je vais croiser les meurtriers de ma famille qui vivent normalement à côté de moi » ! Le climat est tendu, on apprend le suicide de nombreuses personnes pour qui ces décisions furent insupportables. Une conseillère raconte que les Hutus étaient corrompus, car on leur disait « si tu tués les Tutsi, tu possèderas des biens ». « Le génocide, ce n'est pas la vie, c'est l'histoire » dira une autre. Mais une cicatrice est une trace vivante de ce qui a eu lieu et qui n'est plus. Toutes ces victimes du génocide ont le sentiment d'avoir été « chosifiées » et le travail consiste à « réhumaniser » la chosification. En effet, les tortures effectuées étaient telles que les victimes proposaient de l'argent pour être tuées rapidement plutôt que d'être découpées en morceaux après avoir été violées par un groupe avant de mourir. L'inhumain atteignait son paroxysme dans ces actes plus que barbares.

Françoise Sironi (1993 p 123) nous dit : « la victime de la torture doit être prise en compte en tant que « personne totale », questionner l'articulation entre l'histoire singulière et l'histoire collective ». Selon cet auteur « un survivant est un vivant qui revient du royaume des morts...on ne peut réparer les vivants avant d'avoir enterré les morts ». Cyrulnik écrit « pour métamorphoser l'horreur, il faut créer des lieux où s'exprime l'émotion, un événement ne peut faire souvenir que s'il est chargé d'émotion ; il faut la sensation de l'évènement. » (1999 p 125).

Je présenterai dans cet article l'observation d'un groupe de rescapés du génocide : la supervision de l'intervenant, le travail de formation sur la « gestion des émotions » avec les conseillers en trauma Rwandais ayant vécu le génocide, les conclusions par rapport à la transmission.

L'observation d'un groupe de rescapés du génocide

Le premier soir, arrivée à Kigali, j'apprends que deux voitures appartenant à l'O.N.G, ont été braquées et volées. Un climat de grande méfiance règne au sein de cette organisation : des questions circulent : existe-t-il un réseau extérieur hostile, et celui-ci serait-il en lien avec quelqu'un de l'intérieur ? Au Rwanda, certains disent qu'il ne faut faire confiance à personne. Le lendemain, je pars avec deux conseillers et une psychologue « expatriée » pour assister à un groupe de rescapés du génocide.

Personne ne veut monter devant dans la « jeep ». Je m'y installe comprenant que je prends une place où je risque d'être « braquée », mais en pensant que cela ne va pas se reproduire tout de suite. Nous roulons entre des collines parsemées d'une végétation touffue. Le paysage est très beau, mais je ne peux m'empêcher de penser à l'angoisse de ceux qui se cachaient dans cette forêt envahissant les collines de « la Suisse africaine ». Le ciel est de couleur « claire-obscur », reflétant cet entre-deux, tellement approprié au Rwanda où l'on navigue entre une sorte de sérénité, des sourires, une profonde tristesse, et une immense colère. L'orage ne semble jamais très loin. La pluie commence à tomber très drue, le ciel devient sombre ; j'entre dans une atmosphère grise et lourde habitée par la mort. Lorsque nous arrivons à Musha, après une demi-heure de route, le temps s'est calmé. Nous entrons dans un bâtiment qui ressemble à une église sans clocher et sans croix : en fait c'est un ancien tribunal : il y fait très sombre. De loin, je distingue les pagnes colorés mais pas

les visages de toutes ces femmes dont je devine les silhouettes. Il n'y a que des femmes dans ce groupe, elles sont au nombre de 20, toutes d'un âge très varié. L'une d'entre elles porte sur son dos un petit enfant âgé d'environ 2 ans.

Un autre petit enfant d'environ 4 ans fait des allers-retours entre sa mère et l'extérieur. Elles sont toutes assises sur des bancs sans dossiers disposés en carré. On se salue : je passe auprès de chaque femme qui me donne l'accolade et me sert ensuite la main ou le bras. Chez certaines l'accolade se reproduit 5 ou 6 fois, d'autres me donnent le sentiment de s'agripper à moi dans un geste de détresse en me serrant très fort contre elles.

L'animateur du groupe explique ma venue, mon rôle de consultante dans l'O.N.G, qui consiste à aider les conseillers en trauma à gérer leurs émotions. Il me demande de me présenter : Que dire devant ces personnes marquées par le génocide ? Certainement pas mes qualifications ni mes compétences professionnelles. Je me suis lancée naïvement en disant que c'est la troisième fois que je viens au Rwanda ; une première fois pour rendre visite à mon fils qui travaillait ici, et ensuite pour travailler, donner des séminaires pour aider les travailleurs psycho- sociaux. Je leur dis que « je suis maman moi aussi, que j'ai deux fils et deux petits fils », que je suis psychologue et que je connais le drame qu'elles ont vécu. J'ai aussi l'impression d'apporter une contribution dans ce processus de réconfort.

La psychologue Rwandaise me traduit tout ce qui se dit en « Kinyarwanda », puisque cette langue m'est totalement étrangère. Les femmes se sont présentées à leur tour par leur prénom ; l'une d'elles a ajouté que cela fait du bien de savoir qu'en Europe, des personnes aient connaissance et soient touchées par ce qu'elles ont vécu. L'intervenant leur demande de quoi elles veulent parler aujourd'hui ?

Deux femmes du groupe se distinguent des autres en voulant parler du « comment faire quand on est seule, âgée, endolorie, pour aller puiser l'eau du puits, et chercher le bois de chauffage ; elles n'ont plus de force, tous leurs enfants sont morts et ce sont des tâches qui leur incombaient. L'une de ces femmes parle d'une connaissance qui est dans cette situation, l'autre parle d'elle ; elle avait sept enfants, tous sont morts. L'autre partie du groupe veut parler des « gacacas ». En mars les gacacas recommenceront dans leur village ; elles sont obligées d'y aller et se demandent pourquoi ? Pour la majorité, en effet, cela ne sert à rien. Il y a déjà eu un épisode de gacacas et certaines ont eu le courage de témoigner, de raconter comment leur bourreau (qui est parfois leur voisin) a tué leurs enfants. Le fait d'énoncer ces atrocités fait se réveiller tout le cauchemar en elles.

En plus si le bourreau reconnaît les faits, il n'est pas condamné : il suffit d'avouer pour ne pas être puni ! C'est la honte pour elles, elles le vivent comme une manipulation, elles se sentent narguées, non reconnues dans leur souffrance. Trois femmes, la tête dans leurs mains, les coudes sur les genoux pleurent, elles ont parlé l'une après l'autre, et chacune répète ; « moi aussi, j'ai perdu tous mes enfants ». Quatre autres femmes pleurent aussi et disent : « c'est le même problème ». Une autre encore ajoute : « c'est la même chose, c'est là en moi, je n'oublierai jamais ». Je réalise que toutes ces femmes ont perdu TOUS leurs enfants, tués et torturés devant elles. Comment peuvent-elles encore tenir debout ?

Je ne peux complètement m'identifier à elles, j'ai l'impression que je serais morte moi-même. Je commence à avoir mal partout et j'ai honte de moi-même. L'intervenant leur demande ce que le groupe leur a apporté, et en quoi il peut encore être utile pour vivre ces gacacas puisqu'on ne peut rien changer à la juridiction. Beaucoup de choses positives s'expriment : la plus âgée commence par dire qu'elle restait toujours seule, ne sortait plus, ne pouvait plus parler, dormait souvent dehors parce qu'elle avait peur dans sa maison....peur qu'ils reviennent, elle pleure toutes les nuits, ses enfants lui manquent horriblement ; depuis qu'elle participe au groupe, elle ne se sent plus seule, elle a recommencé à parler, elle sait que ses « sœurs » sont là. Plusieurs l'approuvent et affirment qu'elles forment un groupe qui est comme une famille ; elles n'ont plus que cela. Une femme décrit l'énorme soutien apporté par le fait de partager leurs expériences, leurs douleurs ; c'est à partir de là qu'elle a pu commencer à revivre.

Je les regarde avec amertume ; elles sont là, assises, serrées les unes contre les autres. Lorsque l'une pleure, une autre lui tend un mouchoir, et la plupart du temps elle laisse aller son corps pour s'appuyer sur sa voisine, ou bien cette dernière l'enlace....sans doute sont ce les seuls moments de contact, de tendresse, et de proximité qui restent dans leur vie. Certains récits deviennent plus précis. Une atmosphère de découragement profond plane, même si un rayon de soleil arrive à passer, accentuant la couleur de quelques pages. Ces femmes voudraient démissionner, ne pas participer à ces gacacas qui ne servent qu'à soulager les coupables.

La femme la plus âgée du groupe déclare qu'elle n'ira pas aux gacacas et qu'ils peuvent la mettre en prison,

elle s'en fout ! Au moins là, elle aura de l'eau qu'elle ne devra pas aller puiser au puits. Une autre raconte qu'elle a déjà témoigné, et qu'il lui arrive de croiser son bourreau. Elle tente de ne jamais passer par l'endroit où il habite mais malgré tout, elle le rencontre. Chaque fois, elle lui en veut : il a l'air de la narguer puisqu'il vit libre avec sa famille. Sa haine monte, elle sait qu'il aimerait la supprimer, et elle a la même envie.

Elle raconte.... « Quand les génocidaires sont entrés chez elle, elle venait d'accoucher de son deuxième enfant dix jours plus tôt, elle était encore sur son lit d'accouchement. Ils ont d'abord tué son mari ; c'est horrible, mais ce n'est pas comme mes enfants, je n'y peux rien. Ensuite ils ont tué mon bébé...Un autre jour, j'étais avec mon fils de 4 ans, il a vu un homme entrer dans le jardin, et a crié « papa » croyant que c'était son père. L'homme s'est approché et il s'est aperçu que ce n'était pas son père : il a hurlé « Maman au secours ». Il s'est accroché à mon pagne en criant « maman, maman » : le bourreau l'a pris, l'a fait tourné plusieurs fois en le tenant par une jambe et l'a jeté violemment contre le mur. Il y a eu un cri, et c'était fini. Ensuite, ce bourreau est venu sur moi et m'a fait plein de choses que je n'oserai pas raconter ici, à moi une femme qui venait d'accoucher de huit jours. Tous les jours je pleure, et je revois mon enfant m'appeler au secours et moi, qui ne pouvais rien faire ». De nombreuses femmes pleurent à chaudes larmes, sanglotant...et approuvent « moi, c'est le même problème ». Le conseiller les invite à en parler mais toutes répondent « non, je n'ai pas la force ».

Dix ans après, le traumatisme reste vivant...Le dépasser impliquerait peut-être d'imaginer comment enterrer ses enfants alors que c'est comme si elles voulaient garder leurs enfants pour elles seules, bien au chaud dans leur ventre. Il y a comme un déluge de larmes dans le groupe, presque tout le monde pleure et j'ai l'impression que ces larmes seront éternelles. Pourtant une femme déclare que « depuis la guerre, elle n'a plus de larmes, elle ne sait plus pleurer ». Quelque chose « s'est coupé » en elle ». On est obligé de témoigner, mais pourquoi ? Il n'y a eu aucune reconnaissance lors des premières gacacas. Une femme dit qu'il faut le faire, trouver la force. On les appelle « le groupe de folles » ! et bien elles vont utiliser la force qu'ont les folles, et chaque fois que l'une d'entre elles témoignera, tout le groupe sera là et se lèvera, ainsi celle qui aura parlé ne sera plus seule » ; cette femme réaffirme à sa façon l'utilité de ce groupe. Beaucoup se rallient à cet avis à l'exception des aînées du groupe. La plus âgée considère qu'elle n'a plus rien à perdre, elle a perdu ses 7 enfants, ça lui fait très mal ; de toute façon, qui va l'assister quand elle sera malade, qui va l'assister quand elle sera mourante, elle est allée demander de l'aide au prêtre, à la commune, aux sœurs, et rien ne bouge. La haine est très présente par rapport à l'état rwandais qui ne comprend rien et ne les respecte pas. Les signes de colère sont très discrets au Rwanda, la haine reste cachée ou contenue. « Le silence est le résultat d'une complicité culturelle ou tout le monde trouve son compte » écrit Cyrulnik(1999 p 140) « Comment pourrais-je imaginer vivre dans des conditions très précaires, tout près de celui qui a assassiné toute ma famille ?....Je ne peux pas » ajoute une femme. Dans ce groupe, il sera dit que le pardon est impossible. Plus nous approchons de la fin de la séance, plus il y avait de pleurs et de douleur.

Le conseiller proposa de se lever, de se tenir par les mains, de s'étirer, de respirer pour se relâcher. Il se sentait lui-même très fatigué, ayant absorbé toute cette détresse et il éprouvait le besoin de bouger. Ensuite lorsque, à nouveau, tout le monde fut assis, la psychologue Rwandaise interpella les femmes effondrées. Mais non, elles n'ont pas la force de dire... Le petit enfant de 4 ans pleure fort dehors comme s'il sentait l'ambiance morbide. Et en même temps il n'avait pas voulu « déranger » en venant se lamenter dans cet espace privilégié. Sa mère sort le consoler. A la fin du groupe, tous se lèvent à nouveau, et ces femmes prient ensemble, se tenant les mains. L'intervenant me demande si j'ai quelque chose à dire. Je me sens tellement bouleversée et démunie, que je dis qu'en les écoutant j'ai pensé que j'avais beaucoup de chance, et que la perte d'enfants est une blessure qui ne guérit jamais vraiment. Je les remercie de leur confiance et souligne que le soutien physique et psychologique semble quelque chose de très important dans le groupe.

Dans la voiture, je monte à l'arrière et laisse l'intervenant s'installer à l'avant ; je suis assise entre la psychologue Rwandaise qui m'a tout traduit et la psychologue expatriée. Je sens mon cœur lourd, tout mon corps me fait mal. Le conseiller se tait, assis à côté du chauffeur. La psychologue rwandaise, se met à raconter des blagues qui parlent de dieu, du diable, des génocidaires et de « leur non droit d'entrée au paradis ». Elle rit très excitée. La psychologue expatriée parle beaucoup aussi et appelle des collègues, sur son portable leur proposant de l'accompagner à la piscine. Ensuite, elle me semble parler toute seule. Il y a une sorte d'état d'excitation chez elles alors que moi je me sens anéantie, comme « dévitalisée ». Sans doute ces vécus ont-ils le même sens ?

Je ne dirai pas un mot pendant le voyage, sauf à un moment où j'interpellerai ma collègue rwandaise pour lui demander s'il n'y avait jamais personne de condamné dans ces gacacas. Elle me répond que cela arrive très rarement, lorsque l'on peut prouver que quelqu'un a avoué des crimes mais en a omis d'autres.

On arrive au bureau, il fait déjà presque nuit...

La supervision de l'intervenant

Voir la suite sur le site www.systemique.be

Session de formation sur la gestion des émotions

Comme le groupe que j'ai dû animer était très important en nombre, j'ai travaillé en organisant des sous-groupes de travail basés sur des critères qui tentaient, à la fois de les réunir et à la fois de les différencier.

a) Je leur ai proposé de travailler les « pertes » vécues pendant le génocide. Comme elles furent très nombreuses, je leur ai suggéré de se diviser en quatre sous groupes qui permettraient de les différencier :

- le premier sous groupe aborderait le « cumul » des différentes pertes ; il est devenu le sous- groupe des veuves.
- le deuxième sous-groupe évoquerait la perte des parents ; il s'est composé de ceux qui avaient perdu leur père et la fratrie.
- le troisième sous-groupe traiterait de la perte de la fratrie ; il s'est composé de ceux qui avaient perdu leur mère et la fratrie.
- le quatrième sous-groupe présenterait le thème des séparations ou des disparitions ; il fut formé de tous ceux qui vivaient l'absence liée à la disparition de proches non retrouvés.

On peut remarquer qu'apparaissent déjà des images identificatoires liées aux proches envers qui l'attachement fut intense , ce qui permet d'initier une différenciation des liens au-delà de la mort, et d'éviter de rassembler tout le monde de manière indifférenciée, uniquement sur base des vécus d'injustice et de perte.

Au-delà de la révolte et du deuil apparaît un degré d'attachement plus différencié envers les membres de la famille, alors que la consigne tentait une simple différenciation des générations.

b) Ensuite je proposerai que chaque sous-groupe définisse par rapport à ses décès ; son vécu, ses sentiments à différents moments dans le temps ; avant- pendant et après le génocide, et de s'attarder sur ses ressources actuelles à partir du vécu exposé.

« Le traumatisme lié à la torture provoque un véritable télescopage de la notion du « temps » comme une inscription dans une continuité psychique. Le passé devient hyper-présent, le présent n'agit plus comme fonction de délimitation par rapport au passé. Le temps du traumatisme est un temps inaugural. » (Sironi 1999 p 104).

Les vécus seront très différents selon l'importance du lien à la personne, et le travail induira un processus de différenciation qui permettra de distinguer les sentiments vis-à-vis des proches décédés ; effet, face à ce génocide, on avait l'impression que l'ampleur de la tragédie tendait à mêler les disparus dans un vécu similaire sans que les liens soient définis et singularisés.

Toutes ces images qui vont surgir susciteront de nombreuses émotions qui seront mises en mots, et déclencheront un processus de représentation mettant « en dehors de soi » ce qui était enfoui depuis dix ans. Le quatrième sous groupe, celui de la séparation mettra en scène des thèmes liés à « l'absence potentiellement réversible » dont il est difficile de faire le deuil.

Après la présentation de chaque sous-groupe, l'ensemble des participants utilisera des rituels créés par eux ; ces « bons contenant » les aideront à se reconstituer et à atténuer la douleur ; ces rituels comportent des mouvements analogiques tels que former un cercle, chanter, dire une prière, se tenir les mains, se balancer, et terminer par un exercice de relaxation. Pendant toute la session qui dura une semaine, un sentiment d'appartenance au sous-groupe choisi s'est développé chez tous. Chaque matin on retrouvait dans le grand groupe les participants de chacun des sous-groupes placés les uns à côté des autres. Tous les sous-groupes travaillèrent ensuite les sentiments les plus importants associés aux pertes des membres de sa famille, et les représentèrent de manière non-verbale à l'ensemble du groupe. 1)-Le sous-groupe des veuves a représenté la confusion la colère et le chagrin. Le mari est en effet un « pilier » de la famille. 2)-Le sous-groupe des participants centrés sur la perte de leur père représentera l'impuissance, l'abandon, et la révolte. 3)-Le sous-groupe des personnes principalement mobilisées par la perte de leur mère, image centrale, et d'autres membres de la famille, représentera aussi la colère, la confusion, le chagrin, mais surtout la solitude. 4)- Le sous-groupe des participants qui n'ont pas retrouvé de trace du décès de leurs proches, a exprimé tout son désarroi face aux séparations « forcées » et aux disparus ; il représentera la colère, le

regret et le chagrin. Ce travail a permis l'expression des émotions, non seulement dans le groupe, mais aussi par la suite, il a permis d'ouvrir un échange sur leur vécu traumatique avec d'autres survivants.

Les ressources exprimées furent nombreuses : Le sentiment de responsabilité, de prise en charge, de soutien, de courage, mais aussi l'envie de penser plus à soi-même et de se différencier. Les femmes commencent à prendre des décisions elles-mêmes sans nécessairement se soucier de l'avis du mari. Aucun participant du groupe n'avait exprimé ses émotions depuis 10 ans ; chacun s'était replié sur sa douleur et ses blessures non cicatrisées.

De plus certaines représentations ont touché à leur « processus vital » : il leur a été suggéré de choisir de mettre en scène, la solitude, l'identité, l'appartenance, être « mort-vivant », la vie et la survie. Ces représentations non verbales suscitent des échanges parmi ceux qui ont choisi d'illustrer le même affect, à propos de ce qu'ils ont intériorisé.

Elles sont trop complexes pour être décrites dans cet article mais soulignons qu'elles ont redonné ou donné aux participants la capacité de mentaliser et de symboliser. En effet, chaque représentation analogique a permis de « se séparer » de l'évènement traumatique, de se distancier de l'affect sous-jacent et de le « transformer ». Ce processus me paraît essentiel pour une reconstruction identitaire.

c) À la suite de ce travail sur les représentations, nous avons proposé différents jeux de rôles. Une simulation de la rencontre dans l'imaginaire de la personne disparue, offrant la possibilité d'exprimer ce qui n'a pu être dit, et de réaliser un « au revoir » symbolique. En voici un exemple : une participante souhaite rencontrer son père. Plusieurs personnes se mobilisent pour la « doubler », (c'est-à-dire se mettre derrière elle et exprimer ce qui semble ne pouvoir être dit à sa place ou à la place du père). Il lui sera suggéré d'enterrer symboliquement son père, en dehors du groupe de travail, dans un espace réel qui lui tient à cœur.

Ce travail lui a permis d'intérioriser une image réconciliante et apaisante du père disparu et d'avoir un endroit où se recueillir et le retrouver quand elle le souhaiterait. Il l'a aidé aussi à restaurer l'image de l'objet perdu et à se réconcilier avec lui en laissant s'inscrire une trace vivante au fond d'elle. Des jeux de rôles de groupes de rescapés du génocide avec deux intervenants ou seront travaillés, face à l'effondrement ou l'agressivité de ceux qui jouent les rescapés, successivement les sentiments d'impuissance et de puissance. Ces démarches ont favorisé une rapide cohésion au sein du groupe ainsi que dans les sous groupes qui sont devenus des sous- groupes d'appartenance. Chacun se sentait relié à l'autre par un sentiment de « même-té » qui l'encourageait à sortir de son enfermement dans un contexte de sécurité. Les sous-groupes se sont choisis non par rapport à la consigne, mais sur base des liens les plus fondamentaux aux proches perdus durant le génocide. Le groupe est passé d'un stade de sensation physique (l'émotion) à celui de la perception de l'émotion (nommer ce que je ressens) et ensuite à la représentation des images mentales. Le travail autour des sensations et des émotions est une sorte de retour au primitif, à un niveau où n'existe aucune différence entre soi et autrui ; il a permis de se décentrer de l'angoisse de mort qui avait anéantie les rescapés. La solidarité du groupe malgré des différences ethniques a fait apparaître une grande humanité. Ce processus de transformation a aidé à « se recréer » en dehors du traumatisme ; il a favorisé le processus de cicatrisation car le travail de « représentation » a permis d'éliminer les fantômes et de se « séparer » de l'évènement. « Ce qu'ils transmettent sous forme de récit, c'est déjà un produit de la pensée, ce n'est pas une reviviscence de l'épisode réel vécu. Il y a donc bel et bien déjà un travail de la pensée pour traduire avec des mots un vécu traumatique. Ce qui est douloureux est de produire de la pensée sur des représentations. Ils n'avaient au moment des faits aucun outil de pensée disponible qui eut pu abrégé leurs souffrances. » (Sironi 1999 p 94). L'émergence de nouvelles représentations a pu naître des émotions interactionnelles vécues dans le groupe.

Article complet et références sur le site www.systemique.be

C.F.T.F.

CENTRE DE FORMATION A LA THERAPIE DE FAMILLE (A.S.B.L.)

Rue Fabry, 11 — 4000 Liège-Belgique

Tél. 04 253 50 05

J. Beaujean - Ch. Coulon - H. Schrod - J. Weber

**LETTRE
CIRCULAIRE**